

Blanc d'Alice

Daniel Canty

Volume 49, numéro 1-2 (275-276), mars 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canty, D. (2007). Blanc d'Alice. *Liberté*, 49(1-2), 131–135.

Blanc d'Alice

Daniel Canty

*Dans les conduits noirs
tu trouveras toutes tes variations.*

STEPHANIE BOLSTER

La peur de la photographie est encore en nous. On nous a tous raconté l'histoire de ceux qui, aux premiers temps, redoutaient que l'objectif aspire leur âme, et que leur vie bascule dans les limbes d'une photo. Nous prétendons avoir changé, mais souvent encore nous sommes gênés par nos images, que nous trouvons infidèles, peu flatteuses ou parfois même troublantes. Doutons-nous de nos images pour les mêmes raisons qui nous font croire en elles ? Peut-être continuons-nous de porter foi en leur pouvoir parce qu'elles étayaient l'évidence, aussi fragmentaire soit-elle, de notre présence au monde ?

Entre avril 1856 et juillet 1862, Charles Lutwidge Dodgson, révérend bègue sans congrégation, logicien ludique et professeur de mathématiques à l'université d'Oxford, fréquenta les trois petites filles du recteur Henry Liddell. Dodgson, qui portait un intérêt particulier aux enfants, et surtout aux petites filles, était aussi un photographe amateur épris de sujets enfantins. Nous connaissons tous le révérend Dodgson sous le nom de Lewis Carroll. Son Alice était l'une des Liddell, et leur relation est la matrice du premier livre de Stephanie Bolster, *Pierre blanche*.

Pierre blanche extrapole à partir du vaste mais fragmentaire ensemble de *preuves* qui ont survécu à Alice : photos, livres, lettres, journaux, gloses en tout genre. Les poèmes proposent des ouvertures sur le monde de Dodgson et d'Alice, et exposent les forces inexorables qui les ont attirés l'un vers l'autre et ont fini

par les séparer. Ils suggèrent que ce sont ces mêmes forces, irrésistibles comme la gravité, qui ont marqué en permanence les traits d'Alice, dont on disait qu'elle semblait, une fois devenue adulte, toujours triste, comme si elle s'était égarée à tout jamais au pays des merveilles. Stephanie Bolster ne se prononce pas sur les penchants de Carroll, ou sur les événements qui ont mené à la séparation des amis. Les poèmes sont plutôt habités par une inquiétude diffuse, liée à l'expérience du corps féminin. Ce sentiment est familier aux lecteurs des livres d'Alice, où la curieuse petite fille ne cesse de changer de forme et de s'en étonner. Mais il ne faut pas oublier que la candeur d'Alice, comme les jeux de Carroll, est logique : après tout, comment ne pas sentir l'étrangeté de notre corps, lorsqu'on nous a fait croire que nous avons une âme qui lui survivrait ?

Pourquoi Alice ? Parce qu'elle est toutes les petites filles, corps et âmes confondus. Elle est cette ombre portée par toutes celles qui deviendront des femmes, qui trouveront un jour l'amour, ou qui donneront naissance à une autre enfant qui s'aventurera à son tour avec Alice au pays des merveilles. *Pierre Blanche* est un recueil sur l'incarnation de la féminité. Alice et la poète, à un siècle de distance, à travers le miroir de la fantaisie d'un homme, hantent à tour de rôle leurs vies respectives. La note sur la vie d'Alice Liddell, placée à la fin du livre, nous rappelle d'ailleurs la simple vérité qu'Alice, avant d'entrer au pays des merveilles, était comme la poète une femme de chair et de sang.

Nous courons tous le risque de devenir nos propres personnages ou ceux d'un autre, et de commencer à croire en eux plus que nous ne croyons en nous-mêmes. La note de Bolster révèle aussi que, à l'été 1863, des circonstances indéterminées ont causé une rupture entre Dodgson et les Liddell. Elles ont incité M^{me} Liddell à détruire les lettres adressées par le révérend à Alice, et la nièce de Dodgson à effacer les entrées du journal de son oncle pour la période du 27 au 29 juin de cet été-là. *Pierre blanche*

suggère que la déchéance de Dodgson, sa *chute*, a commencé bien avant, dans un jardin d'Oxford, en ce « jour heureux », marqué d'une « pierre blanche » dans son journal, et qu'elle a continué avec chaque photo, chaque histoire où Alice reparaisait, chaque mention et chaque pensée de cette autre Alice.

Alors que son *alter ego* chutait par le terrier du Lapin blanc jusqu'au pays des merveilles, Alice Liddell tombait dans le tunnel de l'objectif de Dodgson. Le recueil commence dans la chambre noire de Dodgson, où Alice attend impatiemment l'émergence de son double chimique, alors que la poète s'imagine ouvrant les yeux avec l'image de la petite fille. Les poèmes sont des scènes des vies réelles et rêvées d'Alice Liddell et de la poète, qui se succèdent comme les portraits d'un curieux album de famille. Le livre se referme alors que Stephanie Bolster, qui a trouvé l'amour, laisse Alice derrière et quitte le pays des merveilles pour une nouvelle vie.

Notre vie, en devenant autre, s'éloigne d'elle-même, et nous laissons constamment derrière une part impondérable de nous. Alice existe entre les pages, dans les interstices de nos durées, se faufilant par les distances infranchissables qui nous séparent de ce que nous étions, de ce que nous serons et de ce que nous pourrions être. Nous pouvons nous réjouir ou nous apeurer de la nature de nos êtres et du temps. Dodgson, en inventant le pays des merveilles, en a exposé l'étrangeté fondamentale. Il a glissé des pages entre les peaux du temps, et est parvenu à préserver l'image de la petite Alice de celles de la femme à venir. Dodgson est devenu Lewis Carroll, et a transformé Alice en un personnage, en tentant de vaincre la peur de lui-même, et celle du temps. Il voulait préserver une enfance, et nous faire croire que toutes nos enfances existent toujours, encore et ailleurs.

Tout pouvoir a un prix. Le rideau de l'obturateur de Dodgson, se refermant avec la fatalité d'une guillotine, a inauguré en un déclic une dissociation à longueur de vie. Le poème d'ouverture

nous indique déjà que tout « je » qui se manifeste dans ce livre projettera l'ombre d'une troisième personne. Les personnages de *Pierre blanche* ne peuvent s'envisager sans traverser le miroir des autres. Ils s'agitent tous dans les bras d'un autre, mais il demeure difficile de déterminer si Alice Liddell et Alice au pays des merveilles, Dodgson et Carroll, Stephanie Bolster et son personnage de « poète » s'étreignent ou s'affrontent.

Alice, Dodgson, la poète et Carroll ne sont pas seuls à être égarés parmi les reflets. Ils s'agitent au sein de la foule de tous ceux dont les vies imaginaires pèsent plus encore que leur vie réelle. Les poèmes sont des tableaux où cohabitent des personnages et des lieux mythiques que nous connaissons tous sans les connaître, réfractés par la figure d'Alice. Avec la poète, nous sommes les témoins cachés de sa vie d'amoureuse, d'épouse, de mère et de vieille dame, mais nous rencontrons aussi Alice égarée dans un bois avec Christopher Robin, sous terre avec Perséphone, transformée en paysage anglais, dans la foule sur la pochette de *Sgt. Pepper* ou mariée à Elvis Presley.

L'univers de *Pierre blanche* est troué de passages et de portails mystérieux, sources d'espoir et de peur. Chaque percée laisse espérer une sortie, mais indique aussi la voie du retour vers une sorte de tache aveugle où toutes les perspectives convergent et où se concentre un pouvoir indéniable.

Les poèmes du recueil sont des vues en trompe-l'œil du pays des merveilles, paysages qui se dérobent à notre présence en même temps qu'ils s'offrent à nos regards. Alice est elle aussi victime de ce perpétuel changement de décor. Bien qu'elle joue partout à cache-cache avec nous, elle semble elle aussi à jamais coupée du pays des merveilles. La figure d'une petite fille brouille la blancheur des émulsions, s'immisce entre les pages d'un livre ou brille parmi les constellations sous les jupons de la reine Victoria, mais nous sommes constamment rappelés à Oxford, au

jardin où Alice a rencontré Carroll, à la rivière où, un après-midi ensoleillé, Dodgson a inventé, pour trois petites filles, l'autre Alice, et à ces séances où Alice s'est laissé aspirer par l'objectif de Dodgson.

La « pierre blanche » du titre marque un moment fondateur, mais désigne sans doute aussi le projectile qui a servi à fracasser le miroir menant au pays des merveilles. Ce monde-là n'est après tout qu'un mirage, et l'espoir d'une fin heureuse s'évanouit chaque fois qu'on pense y parvenir. *Pierre blanche* découvre la blancheur qui a cédé le lieu au pays des merveilles : blancheur d'Alice, qui n'est pas celle qu'elle croyait être ; blancheur de l'œil, qui découvre ce qu'il ne pourra jamais voir ; blancheur intérieure de l'œuf, si facile à casser ; blancheur aveuglante, impossible à percer.

Si nous reprenons, après *Pierre blanche*, la lecture d'*Alice au pays des merveilles*, il faudra voir dans la montre de gousset du Lapin blanc un avertissement quant aux périls de l'intemporalité. Chercher une sortie en temps, c'est s'en effrayer. Et nous devrions aussi savoir que, si de nouveau nous suivons Alice par le terrier du Lapin, nous l'y retrouverons en chute libre, et que, même au pays des merveilles, comme Humpty Dumpty l'explique à Alice, la chute est irréversible :

Humpty Dumpty s'assit sur un mur
Humpty Dumpty tomba très dur
Et tous les chevaux
Et tous les hommes du Roi
Ne parvinrent pas à le remettre à l'endroit